

—Mais si vous vous trompiez ? Si vous me trompiez ?

—Voulez-vous rompre nos engagements ? Je ne vous retiens pas. Un autre que moi vous eût lié par n'importe quelle ruse, vous eût fait tomber dans un piège. Moi, ma force, au contraire, est de vous laisser libre.

—Vous avez raison. Je suis un sot.

—Non, mais vous vous déliez. Et je veux vous enlever tout motif de défiance. Je suis riche. Ma caisse est ouverte pour vous. Puisez comme si elle était la vôtre. Je ne veux pas de reçu. Êtes-vous fixé ? Et, pour gagner votre confiance, je ne partirai pas de ce pays sans vous avoir rendu votre château, si le cœur vous en dit et si cela vous fait plaisir.

—Quel homme étrange vous êtes !

Et Norbert lui tendit la main. Rouquin secoua la tête.

—Merci ! Pas d'effusion ! Inutile ! Mettez-vous bien ceci dans la cervelle : je suis un coquin ; vous êtes sur le point d'en devenir un autre. Si nous nous donnions la main, nous pourrions nous faire mal !

Norbert avait des soubresauts à chacune de ces brutalités. Il ne s'y faisait pas. Il reprit après un instant :

—Nous sommes complices. Rien ne vous empêche donc de me dire comment vous avez découvert cette fortune.

—Rien, en effet. Aucun journal n'a parlé de ces millions dont le possesseur reste introuvable. Si, pourtant, un seul, le *Levant Herald*, de Constantinople, a raconté une fois les faits suivants :

“A seize ans, Georges Bertara, un Français, était apprenti matelot à New York. A dix neuf ans, il était propriétaire d'une gabarre. A vingt ans, il avait ramassé dix mille dollars et devint capitaine d'un steamboat. Peu à peu, il acquit d'autres navires. En 1847, il se trouva mêlé à une foule d'entreprises que firent réussir son énergie, son activité son audace, son sang froid et son bon sens. En 1858, il établissait une ligne de steamers entre New York et le Havre ; quelques années plus tard, il devint propriétaire de lignes de chemin de fer ; il partit pour le Far West, acheta des actions sur chacun des railways, devint tout-puissant dans leurs conseils d'administration et fit à son gré la hausse et la baisse sur toutes les lignes qui relient l'Atlantique et le Mississippi à l'Océan Pacifique. Fatigué de sa vie aventureuse et se sentant un peu malade, Bertara réalisa sa fortune, vint habiter Constantinople et fit bâtir aux Eaux Douces un palais grandiose. C'est là qu'il vint de mourir, après dix ans passés parmi nous. On évalue sa fortune à une centaine de millions. Il ne laisse pas de testament. Bertara n'avait jamais parlé de sa famille et ses héritiers ne sont pas connus.”

Après quoi, soit qu'il eût reçu une prière, soit qu'il eût appris que cette nouvelle à sensation n'était qu'un vulgaire canard, le *Levant Herald* avait évité de revenir sur cette affaire. Et même, quelques jours après, il publia une note ainsi conçue !

“Nous avons été abusés par des renseignements dont quelques-uns sont erronés. Bertara, dont nous avons annoncé la mort, ne laisse pas une fortune aussi considérable qu'on nous l'avait dit. En outre, ses héritiers sont connus. Ils nous ont rendu visite hier et nous nous empressons d'accueillir la rectification qu'ils nous apportent.”

—Je fus averti, continua Rouquin, par un de mes agents, que la nouvelle seule était vraie et que la rectification était fautive. En même temps on m'apprenait le départ pour Paris d'un riche Asiatique, Mourad, fils d'un pacha qui s'était lié d'amitié avec Bertara. La note de mon agent me disait que, malgré le secret gardé sur cette affaire, on soupçonnait fort le jeune Mourad d'avoir été chargé par Bertara, à son lit de mort, de rechercher ses héritiers. Je flairai la chose. Cela sentait une bonne odeur de millions. La rectification du *Levant Herald* n'avait été faite que pour calmer les désirs éveillés par une pareille fortune et pour empêcher surtout les entreprises de coquins habiles. Je guettaï l'arrivée de Mourad à Paris et, au moment où il commençait ses recherches, je lui jetai dans les jambes un de mes hommes, La Guyane, qui est devenu son confident et que j'ai chargé de mettre à Mourad des bâtons dans les jambes. Ce que je veux, c'est découvrir avant Mourad, où se cachent les héritiers de Bertara. La moitié de cette tâche a réussi. Bertara a deux héritiers, un frère et une sœur. Je sais où est le frère. C'est l'ouvrier ajusteur dont vous épouserez la fille. Quant à la sœur, je m'en occuperai plus tard. Il y a temps pour tout. A l'heure qu'il est, grâce aux fausses